

Heyworth suggère que seul le souhait irréaliste qu'exprime *sidera corruerint!* explique le rapprochement entre le Verseau et Orion malgré la distance qui les sépare ; mais les deux constellations se trouvaient associées par l'épithète *aquosus* d'Orion (Verg. *Én.* IV, 52 ; Prop. II, 16, 51) et par la croyance que l'Éridan se mêlait au fleuve du Verseau (voir Le Bœuffle, p. 140). Je proposerais volontiers *sidera tu cum iteres, utinam coma regia fiam, / proximus Hydrochoi fulgeat Oarion!* avec *iteres* pris au sens de « parcourir périodiquement » en contexte astronomique (Prop. IV, 1, 82 ; IV, 3, 7 ; voir *MH*, 72 [201]5, p. 34-36). Pour *tu cum*, voir 13, 13 (*quod tu cum olfacies,...*) ; puisqu'il faut un subjonctif présent, *fulgeat* est plus conforme à l'usage (Cic. *Arat.* 33, 368 : *Orion... fulgens* ; Man. V, 58-59 : *Orion... / quo fulgente* ; Luc. I, 665 : *fulget latus Orionis*), avec la confusion banale entre *a* et *re*.

Marc DOMINICY

Elizabeth Marie YOUNG, *Translation as Muse. Poetic Translation in Catullus' Rome*. Chicago – Londres, The University of Chicago Press, 2015. 1 vol. viii + 259 p. Prix : 50 \$ (relié). ISBN 978-0-22627-991-6.

Le lecteur qui découvrira l'ouvrage d'Elizabeth Marie Young en s'attendant à y lire une étude tout entière consacrée aux deux fameuses traductions / transpositions par Catulle de poèmes grecs que sont les *carmina* 51 et 66, respectivement traduits de Sappho et de Callimaque, sera assurément surpris, et – pensons-nous – agréablement surpris : l'ouvrage de Young ne se limite pas à ces deux cas évidents et déjà bien étudiés, ni même ne débute par eux. En ré-inscrivant la pratique romaine de la traduction dans le contexte plus général de l'appropriation littéraire de la culture et des modèles grecs et au terme d'un itinéraire de six chapitres consacrés successivement au poème 64, à un petit groupe de poèmes brefs polymétriques, au poème 4 puis, pour finir, aux poèmes 66 et 51 (non sans avoir regardé de près leurs « préfaces », les poèmes 65 et 50), Young nous permet de considérer ces derniers textes avec un regard neuf et enrichi des analyses toujours subtiles et très souvent convaincantes qui étayent l'ensemble du livre. Ainsi, sa thèse, selon laquelle l'œuvre de Catulle est tout entière informée par la traduction sous des formes que nous, modernes, ne reconnaissons pas spontanément comme telles, est séduisante et parfaitement stimulante. L'introduction de l'ouvrage fait le point sur ce qui distingue la conception de la traduction à l'époque actuelle et dans la Rome de Catulle. Rappelant que notre vision de la traduction comme nécessairement « soumise » au texte source, visant à un idéal de fidélité et d'effacement maximal au profit du texte traduit, a infléchi l'idée que nous nous faisons de l'histoire littéraire de Rome comme progressivement affranchie d'une dépendance servile par rapport à la culture grecque « victorieuse de ses vainqueurs », Young insiste, dans la lignée de l'ouvrage de Siobhán McElduff (*Roman Theories of Translation: Surpassing the Source*, New York, 2013), sur la compétition et la volonté de pouvoir qui se manifestent dans la pratique romaine de la traduction. C'est cette affirmation de l'ascendant et du contrôle exercés par le poète-traducteur sur ses sources grecques que révèle l'œuvre catulléenne qui la thématise dans les divers poèmes étudiés ici, non sans mettre en scène, pourtant, l'inquiétude également suscitée par l'arrivée de cette culture étrangère dans la Rome tardo-républicaine. Le

premier chapitre (« The Task of Translation in Catullus 64 ») excelle à dévoiler la façon dont le *carmen* 64, l'épithalame de Thétis et Pélée, réfléchit sur sa propre condition de texte « transféré », non pas en tant que traduction d'un poème particulier, comme on l'a jadis pensé, mais comme la « traduction d'un genre », la transposition à Rome de l'épyllion alexandrin dont le texte se donne comme une réplique. Young montre comment le poème exhibe son statut d'artéfact exotique, par la mise en avant d'objets et de personnages associés à la migration culturelle et dotés, dans le texte, d'une valeur métapoétique : le navire Argo, la tapisserie pourpre, Ariane elle-même. Particulièrement remarquable est l'auto-représentation du poète-traducteur comme le véritable héros du poème : l'analyse du seul vers que nous savons, grâce à un témoignage de Cicéron, être une traduction littérale d'un vers grec, peut-être tiré de l'*Hécalè* de Callimaque, permet de superposer au combat de Thésée et du Minotaure le *certamen* auquel se livre le traducteur romain avec son modèle grec au moment précis où il réécrit la description par ce dernier de la victoire du même héros sur le taureau de Marathon. De même, l'évocation initiale de la conquête de la toison d'or permet au poète romain, rapportant d'un voyage audacieux dans les contrées lointaines de la poésie grecque le genre exotique de l'épyllion, de se présenter comme un nouveau Jason. C'est ainsi que le *carmen* 64 offrirait aux *poetae noui* le mythe valorisant de leur conquête des trésors alexandrins : cette lecture du texte, même si elle repose sur quelques nécessaires spéculations au passage, se révèle dans l'ensemble tout à fait à même d'emporter l'adhésion. Le chapitre 2 (« Excavating the Poetic Emporium: Material and Cultural Capital in the Polymetrics »), qui établit un parallèle entre les objets de luxe étrangers importés à Rome depuis les territoires conquis et la poésie hellénistique qui a suivi les mêmes voies, considère ces importations dans leur dimension économique. Il se concentre pour cela sur quelques poèmes brefs de la première section, polymétrique, du recueil dans lesquels Catulle décrit la transformation d'accessoires étrangers, à la valeur culturelle douteuse, devenant, du fait de l'assimilation culturelle (et de l'appropriation poétique), des objets susceptibles de soutenir la valeur sociale d'un Romain. Sont étudiés successivement, dans cette perspective, le poème 12 (le vol d'un mouchoir venu d'Hibérie), le poème 25 (le vol d'une tunique et de broderies grecques) et les poèmes 5 et 7 (les milliers de baisers échangés avec Lesbie dans des textes dont les mots poétiques importés en latin sont, entre autres, l'équivalent des épices précieuses importées de Cyrène – à l'image de l'autre produit d'exportation de la ville : Callimaque lui-même). Le troisième chapitre (« Catullus 4 and the Demographics of Late Republican Alexandrianism ») interroge, quant à lui, la complexité sociale de l'alexandrinisme romain à la fin de la République, en soulevant la question de l'identité des poètes-traducteurs et du rôle joué par les intellectuels étrangers, d'extraction modeste, qui ont permis le transfert de la poésie hellénistique à Rome. Il le fait en se focalisant sur le navire personnifié qui, prenant la parole dans le poème 4, évoque ses voyages passés entre l'Asie Mineure et l'Italie. Young suggère alors que la présentation ambiguë du *phaselus* qui y est faite illustre l'inquiétude qui pouvait animer les Romains désireux de contrôler une tradition poétique venue de Grèce par l'intermédiaire d'intellectuels étrangers d'humble statut social. Le chapitre se clôt par l'étude du poème 10 du *Catalepton* pseudo-virgilien, dont la parodie du modèle catulléen remplace l'esclave grec par le poète provincial de Gaule transpadane, pointant alors le rôle joué par cette région dans

l'apport de « poètes nouveaux » à Rome. Formant un ensemble serré, pour finir, les trois derniers chapitres sont consacrés aux deux couples de poèmes que l'on associe généralement avec l'idée de la traduction chez Catulle : d'une part, la traduction du fragment 31 de Sappho, précédée de ce que l'on s'accorde généralement désormais à reconnaître comme son billet d'accompagnement, adressé à Calvus, d'autre part, la traduction de la « Boucle de Bérénice » qui clôt le quatrième livre des *Aitia*, précédée de la missive à Hortalus dans laquelle Catulle annonce expressément à ce dernier l'envoi des *expressa carmina Battiadae*. Tout d'abord, le quatrième chapitre, intitulé « Intimate Act of Reading. Imitation and Self Expression in the Translation Prefaces (50 and 65) », considère tour à tour les deux billets d'accompagnement, qualifiés par Young de préfaces. Parce que la traduction est une manière de lire éminemment intime, argue-t-elle, il s'ensuit une forme d'indistinction entre la source du poète et la voix propre de ce dernier, en une forme de porosité qui fait que le texte traduit n'est pas le seul à s'en trouver modifié. Le chapitre vise alors à montrer comment l'influence des deux traductions colore l'univers de leurs préfaces respectives : à propos du couple de poèmes 65 et 66, cependant, Young note avec raison que les aspects de la *Coma Berenices* qui semblent s'être diffusés dans le poème adressé à Hortalus sont précisément ceux que le traducteur a amplifiés, sinon ajoutés, par rapport au texte callimachéen. Si donc d'un côté on peut penser que la traduction infléchit la formation de la voix personnelle du poète, de l'autre, il apparaît que ce dernier déforme sa source – ce que montrera d'ailleurs avec force le chapitre suivant, consacré à la « construction de Callimaque » que met en œuvre la traduction de son poème. Dans l'ensemble, on ne peut s'empêcher de penser que ce chapitre 4 gagnerait peut-être à être redistribué dans les chapitres 5 et 6, soit pour éviter certaines impressions de redite (en particulier, en ce qui concerne l'étude du couple de poèmes 50-51), soit pour que puissent être envisagés plus nettement les paradoxes et les contradictions (en particulier dans les poèmes 65-66) que la distinction des chapitres empêche d'aborder de front (ils sont mentionnés en guise de transition) d'une manière qui, certainement, aurait pu être des plus stimulantes, à l'image des autres analyses conduites dans le livre. Le chapitre 5, « Constructing Callimachus », est donc consacré au poème 66, en apparence une traduction des plus fidèles du texte de Callimaque (les philologues ont d'ailleurs toujours été tentés – et ce depuis la Renaissance – de s'en servir pour reconstituer le texte alexandrin, sur le postulat d'une traduction littérale pratiquée par Catulle) ; en réalité, Young rappelle et montre avec une grande justesse que cette traduction est, en elle-même mais aussi par le contexte romain que lui confère sa préface et par sa place dans le recueil catulléen, une reconstruction biaisée du modèle de Callimaque, qui crée ainsi de toute pièce la source qu'elle semble dupliquer. La décontextualisation du poème hellénistique permet rétrospectivement de faire dire à l'œuvre l'histoire de sa propre genèse comme traduction romaine d'un texte grec, de lui (re)donner sens, en contexte romain, comme un *munus* scellant l'*amicitia* entre deux *sodales*, et enfin, par sa position initiale dans la section en distiques élégiaques encadrée par la mention de *carmina Battiadae* (65, 16 et 116, 2), d'ériger Callimaque en modèle de la poésie élégiaque romaine tout en posant Catulle comme le premier auteur de ces *carmina Battiadae*, poèmes « traduits de Callimaque » ou « écrits à la manière de Callimaque », en une oscillation entre traduction et expression originale qui en vient alors à caractériser

l'ensemble de la section. Le dernier chapitre (« Surpassing the Gods. Infatuation and Agonism in Catullus's Sappho (51) ») revient sur ce qui est peut-être la traduction la plus fameuse de l'histoire littéraire latine. Young y analyse en détail l'usurpation par Catulle de la position auctoriale de Sappho, qu'elle avait déjà évoquée dans le chapitre 4 ; elle compare avec bonheur l'insertion du nom du traducteur s'appropriant le texte traduit au geste de Scipion Émilien gravant son nom sous la statue de Diane de Segeste qu'il avait restaurée, les deux œuvres étant ainsi transformées en monuments signifiant la victoire et la conquête romaines. Young explique également le choix du poème de Sappho par le fait que la triangulation amoureuse qui y est figurée permet de le transformer, pour ainsi dire, en intrigue métapoétique qui thématise la passion agonistique qui sous-tend la pratique de la traduction romaine. De fait, le poème figure les désirs contradictoires du poète-traducteur, admirateur éperdu de sa source, en même temps qu'il est mû par l'ambition de surpasser tout à la fois l'auteur traduit et ses autres traducteurs potentiels. Dès lors, le pronom *ille* qui désigne le rival en amour peut renvoyer, à un deuxième niveau de lecture, à un autre traducteur de l'ode, et en particulier – pourquoi pas ? – à Calvus lui-même. Enfin, Young suggère que l'adjonction de la strophe finale condamnant les ravages de l'*otium* permet à Catulle de situer son entreprise de traduction dans le contexte des débats sur les effets délétères de l'importation de la culture grecque à Rome : une telle intrusion du discours contemporain sur les dangers de l'hellénisme et de ses amollissantes séductions esthétiques, et ce au cœur même de la mâle revendication du contrôle romain sur une littérature grecque conquise et soumise, avait déjà été notée à propos, en particulier, du *carmen* 64. On aurait aimé voir Young s'attarder peut-être, de manière plus théorique, précisément sur ces tensions que laissent, à dessein, entrevoir les textes de Catulle quand ils réfléchissent sur leur propre statut de poèmes nouveaux et étrangers, transférés, d'une manière ou d'une autre, de Grèce à Rome. L'ouvrage s'achève par un épilogue, intitulé « Towards a Poetic of Lyric Appropriation », qui nous invite à repenser l'innovation poétique comme un processus d'appropriation en s'appuyant sur l'exemple du poème 70, inspiré de l'épigramme 25 Pf de Callimaque, qui s'affiche comme un recyclage de mots, d'images, de clichés et de proverbes, et qui pourtant parvient à transformer sa source et à offrir un nouveau modèle pour la tradition. L'épigramme catulléenne figure ainsi l'impossibilité, pour un poète de l'époque tarde-républicaine, de ne pas marcher sur les sentiers déjà foulés par ses prédécesseurs, mais affirme, et prouve, en même temps l'idée éminemment romaine selon laquelle cette position toujours 'seconde' n'est pas moins profondément (re)créatrice. L'ouvrage s'achève par une bibliographie et un index général (des personnages, des auteurs, des notions...) ainsi qu'un index des passages de Catulle commentés. Indubitablement, ce très beau livre se recommande non seulement pour l'éclairage souvent neuf et inspirant, en tout cas toujours plaisant, qu'il offre sur des textes par ailleurs bien connus, mais aussi pour sa thèse forte, aussi nettement formulée que patiemment démontrée, même si quelques points dépendent – par la force des choses – d'hypothèses auxquelles Young nous donne, en tout cas, très envie de croire...

Florence KLEIN